



Défense
nationale

National
Defence



Bulletin
des Blindés

P R I N T E M P S 1 9 9 1

L'avant-propos du Colonel Commandant	1
LETTRES À L'ÉDITEUR	2
NOUVELLES DU CORPS	
L'escadron C exerce ses droits de citoyenneté d'honneur de Frédéricton	7
Célébrations du cinquantième anniversaire du Corps blindé royal canadien BFC Gagetown	9
Un solide appui à la milice	10
Nomination à titre de Colonel du Régiment.....	12
ARTICLES	
L'origine du béret.....	13
L'aptitude physique, une préoccupation constante.....	14
Hélicoptère CH 136 instruction des observateurs aux procédures d'urgence.....	17
Sommes-nous prêts à faire face aux pressions d'un conflit de grande intensité?	20
DÉCORÉ DE LA CROIX DE VICTORIA	
Le sergent Hugh Cairns.....	26

Bulletin des Blindés

Rédacteur en chef _____ Lcol P. Leentjes, CD
 Rédacteur _____ Capt. P. J. Wells
 Conception graphique et maquette _____ P. Richer, DPGS-7-2
 Illustrations _____ DPGS-7-2

Le Bulletin des Blindés est publié sous l'autorité du Vice-chef de l'état-major de la Défense. Le Bulletin des Blindés est la revue du Corps blindé royal du Canada. Publié deux fois par année, ce bulletin donne des renseignements d'ordre professionnel et sert de forum pour l'échange d'idées et d'opinions. Les points de vue et opinions exprimés dans cette revue sont ceux des auteurs et ne reflètent pas nécessairement l'opinion ou la politique officielle du MDN. Les articles, suggestions et critiques sont bienvenus. Le rédacteur se réserve le droit de rejeter, ou annoter tous sujets soumis pour éditorial. À moins d'arrangements préalables, tous les sujets soumis seront considérés propriété de sa majesté. Veuillez envoyer vos articles, soumissions et courrier au:

Rédacteur
 Bulletin des Blindés
 BFC Gagetown
 Oromocto, (N.-B.) E0G 2P0

**Guide à l'intention des écrivains du Bulletin
des Blindés**

Sujets

Nous nous intéressons à tous les sujets relatifs au Blindé qui pourraient être d'un certain intérêt pour le personnel Blindé comme des articles sur la recherche et le développement, sur le personnel, l'équipement, l'instruction, la tactique et l'histoire.

Style

Nous préférons les articles qui se lisent facilement, et dont le style soit adapté au contenu. Tous les articles doivent être tapés à double interligne et d'un seul côté de la feuille. Les articles ne devraient pas compter au plus 2,000 mots. Seuls les sujets de nature non classifiée peuvent être présentés. Les articles seront publiés dans les deux langues officielles.

Illustrations

Tout travail artistique (croquis, photographies en noir et blanc ou couleur, cartes, dessins au trait, diagrammes, etc) rehausse la présentation et la compréhension d'un article. Le matériel utilisé doit être nettement découpé et faire contraste. Les photos délavées, grises, imprécises et très agrandies ne se reproduisent pas bien. N'envoyez pas de photocopies.

Next Issue submission deadline	
Prochain numéro date limite de soumission	
Summer 30 Apr	Été 30 avr
Winter 31 Oct	Hiver 31 oct



Avant-propos du Colonel Commandant



Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte à mon entrée en fonction comme Colonel Commandant d'adresser un message à la grande famille du Corps Blindé Royal Canadien (CBRC) dans le cadre de l'avant-propos du Bulletin des blindés, édition hiver 1991. Une année de célébrations dans tout le Canada vient de prendre fin à l'occasion du 50e anniversaire du Corps Blindé Royal Canadien; des activités spéciales se sont déroulées à chaque emplacement d'unité et dans chacune des régions. L'exposition des Forces canadiennes et le défilé du Warrior's Day de l'exposition de Toronto ont témoigné une reconnaissance spéciale au Corps blindé. L'évènement de l'année fut la conférence de l'Association du CBRC qui s'est tenue du 26 au 29 septembre à la BFC Borden, de même que le défilé du 50e anniversaire et la cérémonie de dévoilement d'une plaque dans le parc Worthington, présidée par le Gouverneur général du Canada, le très honorable Ramon John Hnatyshyn, CC, CMM, CD, PC, Commandant en chef et Colonel honoraire des Governor General's Horse Guards.

En célébrant ce 50e anniversaire, il est bon de nous rappeler que notre Corps possède de longues racines qui lui ont permis de tirer sa force, ses coutumes et ses traditions de l'histoire des Régiments distingués de cavalerie et d'infanterie qui ont dû être convertis au moment de sa création. En ces jours d'incertitude, il est également bon de se souvenir que la nécessité de former le Corps blindé découle des leçons de la Première Guerre mondiale qui permirent à des visionnaires comme le Britannique J.F.C. Fuller et le Canadien Frank Worthington de prêcher la nécessité de la mécanisation, de la puissance de feu et de la protection blindée. Une fois reconnu le besoin de mobilité et de puissance de feu destructrice, ainsi que les effets intenses créés sur le champ de bataille par ces deux facteurs

combinés aux blindés, s'ensuivit l'exploitation opportune des chars pendant la Deuxième Guerre mondiale et, depuis, dans toute guerre moderne. La valeur de blindés efficaces pour l'équipe de combat actuelle a fait ses preuves. De nos jours, en 1990, quatre-vingt-neuf pays possèdent des forces blindées importantes (char de combat principal). En effet, on trouve beaucoup, dans le Tiers monde, dans les pays neutres ou non alignés, de ces forces auxquelles nos troupes pourraient avoir à faire face si le Canada était appelé à aider au maintien de la stabilité régionale et mondiale, si essentielle à la sécurité de notre Pays.

Nous vivons maintenant dans un monde qui change rapidement, où des régions vivent dans l'incertitude et l'instabilité: le Moyen-Orient, l'Afrique, l'Amérique latine, le sud de l'Asie et l'Europe. Malgré l'érosion du Pacte de Varsovie et les réductions de troupes que devrait entraîner un accord sur les forces conventionnelles en Europe, on assiste à une instabilité considérable par suite des effets du malaise politique, des difficultés économiques et de la force du nationalisme sur les pays de l'Europe de l'Est et de l'Union soviétique. Dans le sillage de la guerre froide, les nouveaux risques sont évidents; ainsi, le Canada doit maintenir son actuel niveau d'état de préparation à l'échelle nationale et internationale pour être en mesure de relever un vaste éventail de défis partout dans le monde, s'il veut assurer sa propre sécurité.

À cette fin, le Canada doit nécessairement maintenir son potentiel de combat polyvalent, y compris des formations équilibrées de blindés (CCP), une infanterie mécanisée, une artillerie automotrice et des sapeurs capables de se déployer par air et mer en tant que forces expéditionnaires vers n'importe quel théâtre partout dans le monde, là où l'exigent notre politique étrangère et nos intérêts nationaux. En cette période d'incertitude et de contraintes financières, nous serons confrontés à maints choix à la limite du possible et nous devons alors veiller à garder intacte notre intégrité professionnelle et à faire en sorte que les conseils que nous prodiguons et les solutions que nous adoptons puissent résister au temps.

Comme Corps, nous avons traversé bon nombre de périodes troublées au cours des quatre dernières décennies et nous aurons encore à le faire. Le CBRC s'enorgueillit de son histoire moderne de réalisations et de sa réputation de savoir surmonter les difficultés. Nous possédons un formidable Esprit de Corps qui reflète beaucoup plus que la somme de nos solidarités régimentaire; un Esprit qui jusqu'à présent, demeure inégalé au sein de nos Forces armées.

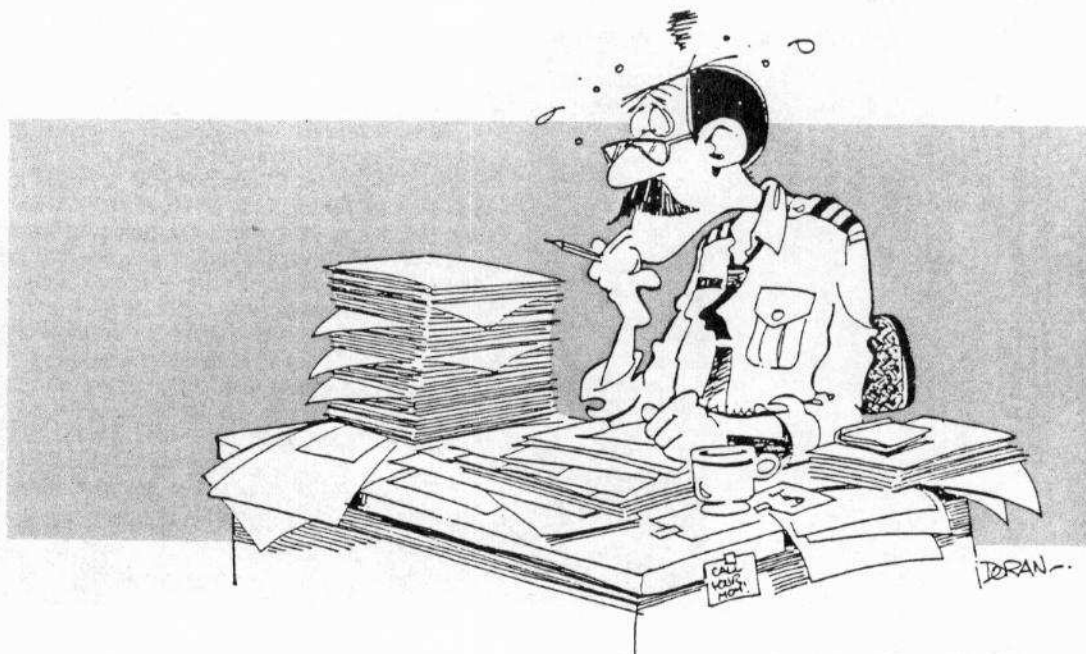
Il existe et il existera de nouveaux défis à relever dans un monde instable et dans une conjoncture nationale difficile. Toutefois, vous êtes membres d'un Corps moderne et innovateur qui sera à la hauteur de ces défis. Il nous faut insister sur l'importance vitale de conserver au Canada son potentiel de char de combat principal, son artillerie automotrice, son infanterie mécanisée et ses équipements spéciaux de génie de combat; nous devons également faire savoir que nous n'ignorons pas la possibilité pour les nouvelles technologies de donner naissance au bout de compte à des systèmes d'arme mieux en mesure de répondre à la menace blindée de l'ennemi. Mais ces armes n'existent pas encore et celles qui font l'objet d'études semblent bien loin dans l'avenir et probablement beaucoup plus chères que les autres choix qui s'offrent à nous pour améliorer notre potentiel blindé. Cependant, grâce à des études et à des recherches continues ainsi qu'à une pensée visionnaire, nous gardons le Corps à l'avant-garde de la pensée militaire et nous préparons nos chefs à envisager l'avenir dans son évolution.

Encore une fois, je me considère honoré et privilégié d'être votre Colonel Commandant en cette époque des plus intéressantes. Je serai heureux de vous rencontrer et de travailler avec vous et pour vous dans un avenir rapproché. Poursuivez votre mission.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read "G.G. Bell". The signature is fluid and cursive.

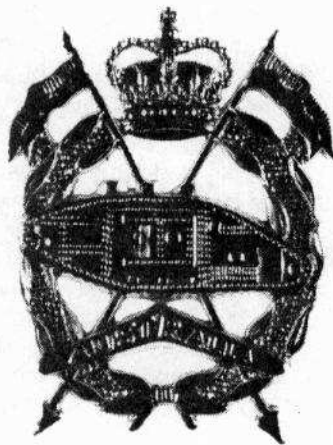
Le brigadier-général (à la retraite) G.G. Bell,
Colonel Commandant

LETTRES À L'ÉDITEUR



Note du rédacteur en chef

Vos commentaires au sujet des articles qui apparaissent dans ce Bulletin (ou concernant n'importe quel sujet blindé) sont les bienvenus. Votre correspondance doit être adressée au rédacteur, et prière d'être bref et concis.



Blindé Australien

Après avoir reçu de nombreux numéros du Bulletin des blindés, j'ai décidé qu'il était temps de vous faire parvenir un court article pour vous donner des nouvelles fraîches du Corps blindé Australien.

L'événement le plus important touchant notre Corps est l'essai en cours dans le Territoire du Nord des LAV-25 construits par GMC. La tâche, qui a été confiée au 2nd Cavalry Regiment, porte sur 15 VBL. Certains de ces véhicules déployés dans la zone de manoeuvre ont été acheminés

par route, ce qui constitue pour nous tout un exploit, car en temps normal nous utilisons principalement des véhicules à chenilles qui sont habituellement déployés selon d'autres méthodes. Les distances de déploiement sont d'environ 2000 km (un voyage pour le moins éreintant, j'en conviens). Par ailleurs, les projets de déplacer le 2nd Cavalry Regiment à Darwin en 1992 tiennent toujours, évidemment.

Pour terminer, voici des nouvelles de quelques anciens de l'École du Corps blindé royal canadien de la BFC de Gagetown.

Lee Shearwin	Disparu à Canberra
Phil Gibbons	Instructeur à l'école de l'Arme blindée de Fort Knox au Kentucky
Mark Lippiatt	Commandant d'escadron, 1st Armoured Regiment
Mick Carmody	Major de Brigade, 1st Brigade (Mech.), Holsworthy, Nouvelle-Galles du Sud

Le major David Fallon étudie au Command and Staff College de Queenscliff à Victoria

T-80



Normes d'identification des VBC

Il y a deux ans à peine, un soldat qui s'entraînait pour la guerre était en mesure de reconnaître avec une certaine certitude l'ennemi auquel il était confronté. Quand il apprenait à identifier les aéronefs et les véhicules blindés de combat, il n'avait nul doute que le T-72 appartenait à l'ennemi et le Chieftain aux forces amies. La tâche de l'officier du renseignement de l'unité était donc relativement facile, étant donné la possibilité d'identifier clairement les véhicules amis et ennemis.

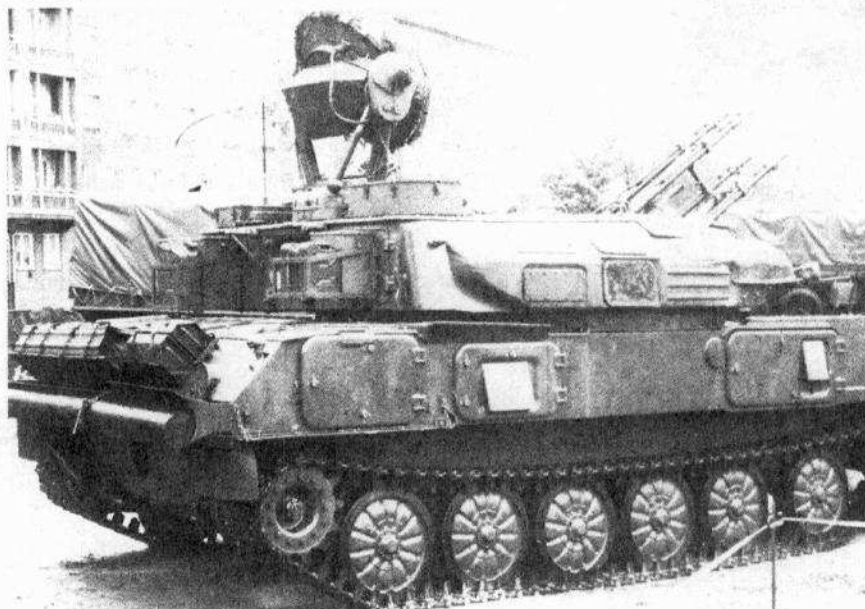
Une solution très simple, répondant à des profils d'identification très nets, a donc été adoptée. La norme actuelle de l'entraînement de base se limite à l'identification ami-ennemi des véhicules et des aéronefs appartenant au Canada et

aux pays du pacte de Varsovie. Pour la plupart des groupes professionnels militaires de combat de la force régulière et de la milice, il s'agit de la seule norme en vigueur jusqu'au grade de caporal-chef. La capacité d'identifier les types et modèles de véhicules n'est exigée qu'à partir du grade de sergent. Cette norme peut sembler suffisante pour certains, jusqu'au moment où l'on se pose une question fondamentale, à savoir: quel serait l'ennemi éventuel?

Avec la dissolution du bloc de l'Est et les changements innombrables auxquels on assiste sur la scène internationale, la norme d'identification ami-ennemi n'est plus acceptable. Nos normes de base devraient comprendre un niveau de compétence plus réaliste, c'est-à-dire l'identification des véhicules et des aéronefs selon la désignation OTAN et le pays d'origine. En cette période de glasnost et de perestroïka, il est devenu impossible d'identifier l'ennemi d'après le type de char de combat principal auquel on se trouve confronté, étant donné que plusieurs puissances, dont l'U.R.S.S., l'Angleterre, la France et les États-Unis, ont exporté du matériel militaire en grande quantité à bon nombre de pays. Tout pays possédant cet équipement risque de devenir un ennemi potentiel.

Il suffit de regarder le bulletin de nouvelles en soirée pour voir un exemple de cette réalité. De nombreux pays, y compris le Canada, risquent à tout moment d'entrer en guerre avec l'Irak, une puissance militaire d'envergure bien équipée de MIG-29, de T-72, de T54/55 et de chars Chieftain. À première vue, cet

ZSU 23-4



ennemi est donc facile à reconnaître. Mais voilà qu'un jeune canonnier (qui n'a pas assisté au groupe des ordres) vise un T-72 ami d'un bataillon de chars d'assaut soviétique plutôt que le Chieftain irakien ennemi.

Voilà pourquoi la norme d'identification ami-ennemi est maintenant dépassée. Même au niveau d'entraînement le plus élémentaire, les soldats devraient acquérir des connaissances approfondies en matière d'identification d'aéronefs et de VBC. Dans la plupart des cas, il est possible d'intégrer cet élément à nos plans de cours sans augmenter la durée de ceux-ci. Comme nous l'avons déjà

expliqué, les normes actuelles ne couvrent que les aéronefs et les VBC soviétiques et canadiens. Cette liste devrait s'étendre aux véhicules les plus courants des États-Unis, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

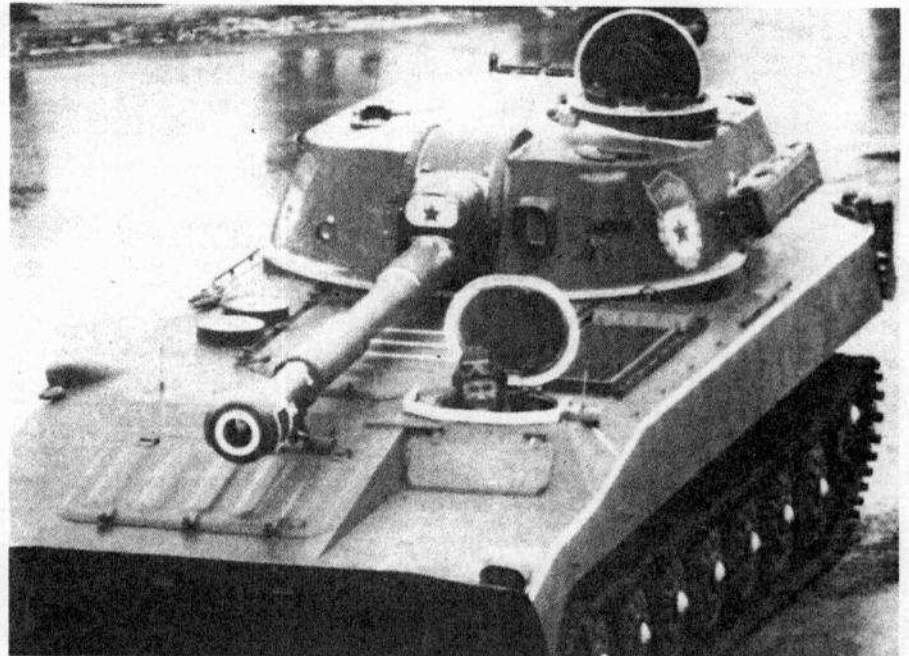
Pour survivre sur le champ de bataille moderne, les soldats doivent être mieux entraînés et mieux informés. En adaptant son entraînement de base à cette situation nouvelle, le Corps blindé royal canadien sera mieux préparé pour combattre et survivre sur le champ de bataille.

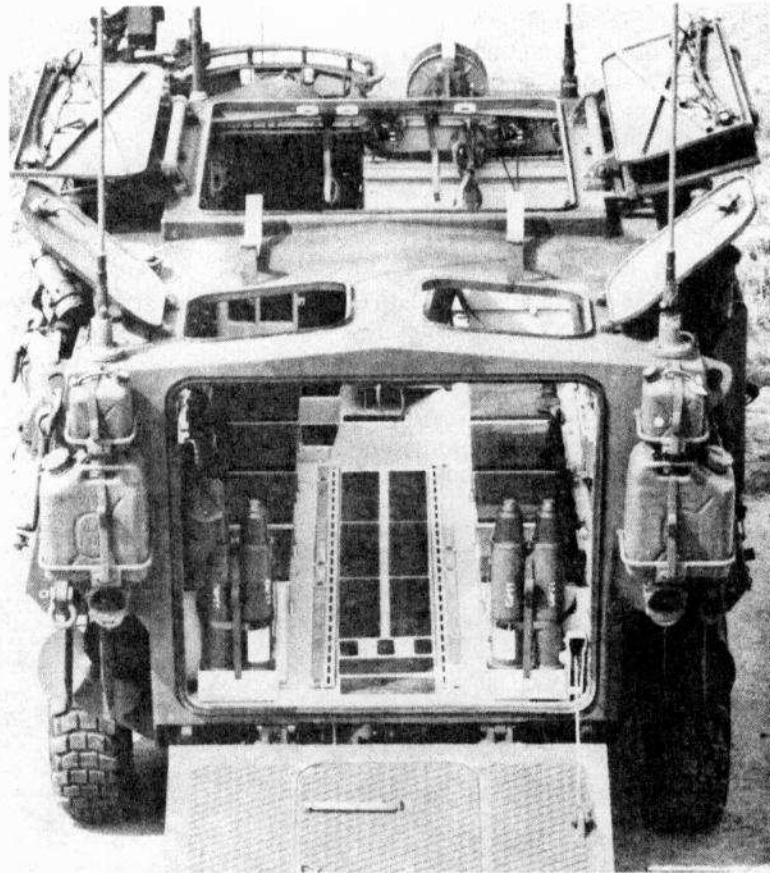
Le lieutenant R.D. Smuck, Officier de liaison, Escadron C, Royal Canadian Dragoons



ZS2 23-4

2S1





Le Bison

Je vous écris en réaction à un article paru dans le numéro d'Automne 1990 du *Bulletin des Blindés* et rédigé par le Col. W.L. Clagget, gérant des ventes de Defence Products, GM of Canada Ltd. Diesel Division. À la lecture de son article «The Canadian Forces New Bison» on réalise vite pourquoi il est gérant des ventes. Il fait une excellente présentation de ce véhicule tant attendu par les Forces de réserve et les Forces canadiennes. Cependant, en tant que membres du Corps des blindés, nous nous devons de faire attention à ne pas nous laisser emporter par le contenu lorsque nous relierons cet article à notre rôle.

Le Corps souffre gravement de l'emploi actuel du Cougar comme «véhicule d'entraînement» ou même comme «véhicule blindé». Les avantages qu'il peut présenter sur le plan économique comparativement à un véritable char s'avèrent finalement négatifs : ce véhicule constitue un mauvais choix et une erreur horrible pour le Corps des blindés. N'aggravons pas nos problèmes en nous procurant le LAV-25 ou le LAV-AG afin de remplacer le Lynx.

On ne peut vraiment pas contester la vitesse du VBP et du VBL sur la route ou dans l'eau; mais la mobilité hors-route et

la protection offerte par le blindage sont plus discutables. Ce sont là des facteurs importants à considérer lorsqu'on songe à l'emploi des véhicules au front en situation de crise. Le critère le plus négatif est la conception du véhicule lui-même; qui l'empêche de servir de véhicule substitut ou de remplacement efficace pour un char ou un véhicule de reconnaissance.

Dans le cas de tous les VBL et VBP de GM, l'emplacement de l'arme principale sur le dernier tiers du véhicule ne nous permet pas de l'utiliser avantageusement sur le plan tactique. Pensons au drill de crête ou au drill de virage masqué où il s'avère nécessaire d'exposer complètement le VBP pour pouvoir nous servir de l'arme principale. L'exposition du véhicule «chenilles devant» sur une crête n'est pas une bonne tactique à enseigner aux jeunes soldats blindés. Un char ou un véhicule de reconnaissance doit s'exposer le moins possible dans des cas de ce genre, et par conséquent sa tourelle et son arme principale doivent être situées sur le tiers avant du véhicule, ce qui n'est pas le cas avec le VBP ou le VBL.

La mise en service du Cougar a déjà grandement nui au Corps. En effet, son utilisation nous aura permis d'apprendre sa faible utilité sur le plan tactique. En temps

de guerre, la seule façon d'utiliser efficacement le Cougar serait de l'employer dans un rôle d'escorte de convoi ou comme véhicule destiné aux OL d'unité. Il serait suicidaire pour le Corps de considérer l'emploi des VBP ou VBL comme char sur la LAZB. Dans la majorité des cas, ces véhicules devraient plutôt être utilisés comme «autobus blindés» à l'arrière; de la même façon que les Britanniques emploient leur Saxon pour transporter leurs troupes vers l'avant où elles transfèrent ensuite dans des TTB au blindage plus épais ou mieux protégés comme le Warrior. La situation actuelle place le Corps blindé, en fait toute la structure interarmes, devant un grand vide : l'absence de chars.

Si le Corps persiste à garder le Cougar, il faudrait enlever les tourelles et les remplacer par des mortiers à tourelle de 120 mm qui seraient employés par des troupes d'assaut/de soutien. Avec les munitions éclairantes, le HE et les munitions guidées anti-blindés, les régiments blindés et de reconnaissance pourraient compter sur une ressource intégrale efficace et très mobile.

Si le CBRC ne se sert pas de véritables chars pour garder ses capacités, il court à sa perte. Les mesures rentables qui ont été prises s'avèrent finalement plus coûteuses qu'elles le devraient à long terme. Si le Corps devait être appelé à se rendre dans le golfe Persique, à quoi pourrait-il servir immédiatement? À la reconnaissance! Il ne pourrait pas constituer d'équipe de combat. Les gars des chars et de la maintenance ont besoin de temps pour s'entraîner sur les véhicules qu'ils s'approprient à utiliser. Étant donné les armes et l'équipement sophistiqués d'aujourd'hui, ce n'est sûrement pas avec une baguette magique que nous obtiendrons du jour au lendemain du personnel formé. Compte tenu de la technologie d'aujourd'hui, les gars de la maintenance ont besoin d'un entraînement plus poussé que les hommes d'équipage. Rappelez-vous les Israéliens et leurs missiles américains Patriot.

L'abandon du char entraîne la mort du Corps blindé en tant que tel. L'achat du VBL signifierait la restructuration des rôles du

Corps qui deviendraient essentiellement les mêmes que ceux de l'infanterie mécanisée. Nous avons absolument besoin de chars, non seulement pour le Corps blindé, mais pour l'ensemble des éléments interarmes. Sans les chars, l'équipe interarmes doit être obligatoirement restreinte aux conflits de faible intensité et elle ne peut pas intervenir efficacement dans le cas d'une crise de niveau plus élevé, comme c'est le cas aujourd'hui. Le Cougar a bel et bien neutraliser le Corps.

L'acquisition de chars résoudra de nombreux problèmes, tandis que l'achat de VBP ou de VBL ne fera que les compliquer. Naturellement, les chars coûtent plus chers au départ, mais ils s'avèrent meilleur marché à longue échéance. Les hommes d'équipage et les gars de la maintenance seront entraînés et expérimentés sur un véhicule qu'ils pourront vraiment utiliser au combat. Il ne sera pas nécessaire d'acheter en vitesse ni de s'entraîner en vitesse sur un véhicule non familier, comme c'est présentement le cas. Les hommes d'équipage ne s'entraîneront pas sur un véhicule donné pour se retrouver au combat dans un autre véhicule, avec peu ou pas d'entraînement.

En ces temps de changements précipités, il faut se souvenir qu'en cas de crise nous n'aurons pas suffisamment de temps pour acheter de l'équipement «livrable immédiatement» et pour entraîner les hommes d'équipage et les gars de la maintenance dans le temps voulu. Les propositions du Col. Clagget s'avéreront plus coûteuses tant sur le plan entraînement que sur le plan financier. Le sigle «KISS» (le plus simple possible) prend ici tout son sens. N'allons pas acheter un véhicule provisoire pour ensuite acheter un char; achetons tout de suite un char.

Caporal chef George Wallace est un membre des Royal Canadian Dragoons présentement en mutation avec la 1^{re} Division du Canada à Kingston.

NOUVELLES DU CORPS



L'escadron C exerce ses droits de citoyenneté d'honneur de Frédéricton

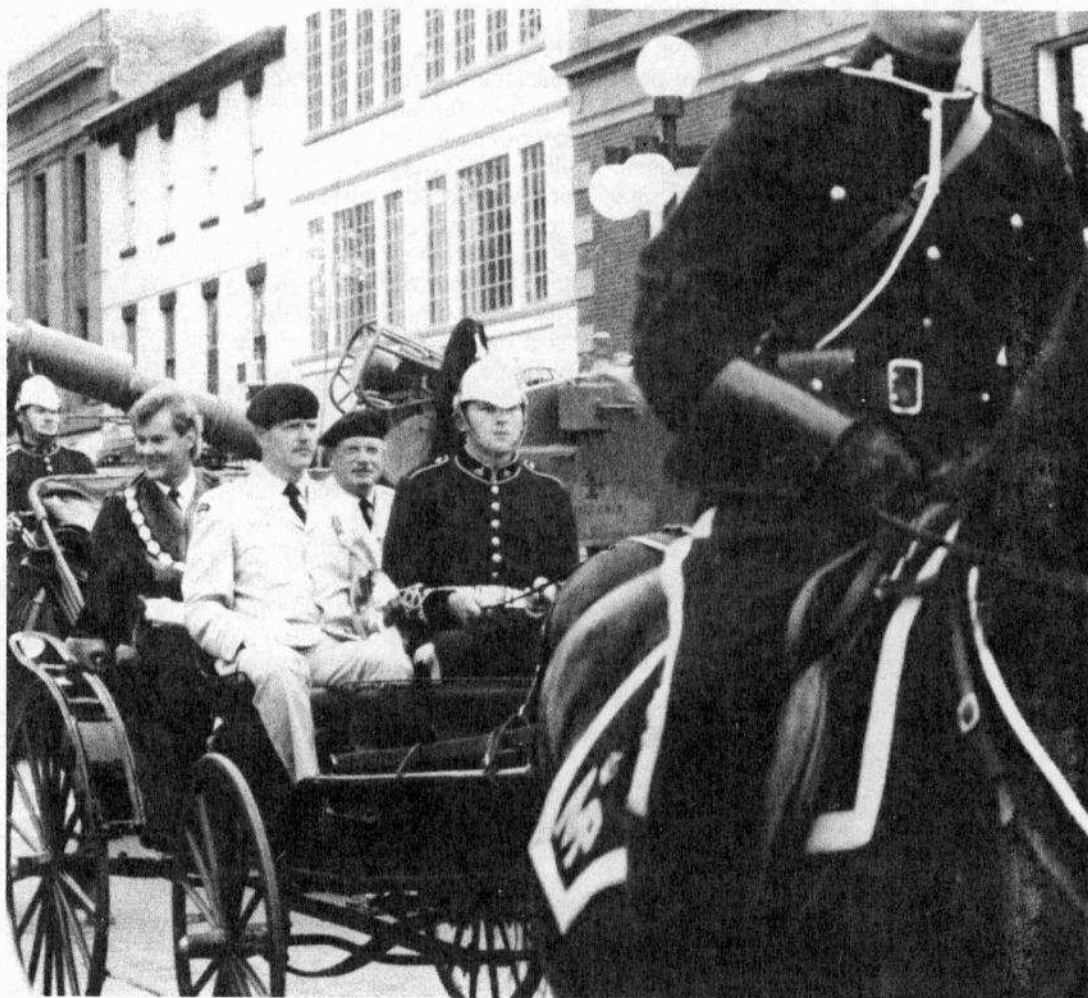
Le 11 août 1990

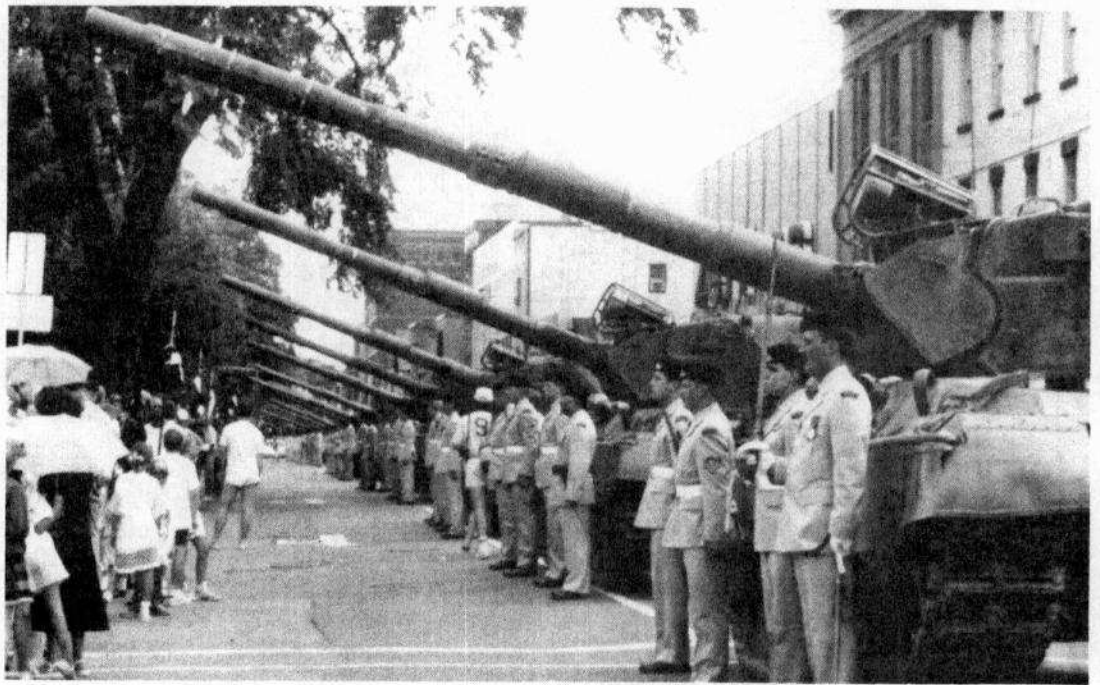
Les citoyens de Fredericton ont été accueillis le samedi 11 août 1990 par un spectacle peu commun: des chars défilant dans les rues du centre de la ville. Les Royal Canadian Dragoons exerçaient pour la première fois leur droit de citoyenneté d'honneur de la ville de Fredericton. Cette citoyenneté leur avait été accordée initialement en 1983 pour commémorer leur centenaire.

Cette année, ils ont exercé leur droit

dans le cadre des nombreuses célébrations commémorant le cinquantième anniversaire du Corps blindé royal canadien, dont les Royal Canadian Dragoons constituent le régiment le plus ancien. Grâce au travail acharné des organisateurs, du capitaine Kent Stewart et du SME Bruce Prendergast, la cérémonie s'est déroulée sans problème et a attiré un public nombreux.

Les chars de l'escadron C, représentant le régiment tout entier, étaient commandés par le lieutenant-colonel Rick Hillier. Le commandant de Petawawa était accompagné d'une garde d'honneur en grande tenue de cérémonie et du porteur du guidon. Parmi les invités figuraient le maire de Fredericton Brad Woodside, dignitaire chargé de la revue, Son Honneur le Lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, Gilbert Finn, et le nouveau colonel du Régiment, le brigadier-général P.H.C. Carew. Étaient également présents le major-général Howard, colonel commandant du Corps blindé royal canadien, le major-général J. Dangerfield,





commandant de la 1re Division du Canada, le brigadier-général M. Baril, commandant du Centre d'instruction au combat, le brigadier-général B.G. Bell et le brigadier-général O'Connor. Parmi les autres invités de marque, signalons le chef de police et les conseillers municipaux.

La cérémonie s'est déroulée dans le respect de la pure tradition historique. Après l'arrivée du Lieutenant-gouverneur et du brigadier-général Carew dans une voiture tirée par des chevaux, les chars de l'escadron C se sont rendus aux portes de la ville représentées par le pont ferroviaire Waterloo Row. Comme ils cherchaient refuge dans la ville, les chars ont tiré trois coups en signe d'alerte. Le maire a ensuite envoyé le chef de police, à cheval, pour escorter le commandant jusqu'à l'hôtel de ville. Le commandant, entouré des quatre cavaliers qui constituaient sa garde personnelle, a ensuite exprimé le désir de son régiment d'entrer dans la ville et le maire a accepté. Les chars, avec leurs armes montées sur affût, ont ensuite emprunté la rue Queen jusqu'à l'hôtel de ville.

Les équipages ont ensuite débarqué et ont été passés en revue par le maire Woodside, qui était escorté dans la voiture par le brigadier-général Carew et le lieutenant-colonel Hillier. Après la revue, le maire et le colonel du Régiment se sont adressés au public. Les deux hommes ont

souligné la nécessité d'une collaboration étroite entre l'unité et la ville et ont rappelé les bons rapports qui les unissent. Le brigadier-général Carew a ensuite lu un message envoyé par Son Altesse Royale le prince Charles, colonel en chef des Royal Canadian Dragoons. Après un échange de cadeaux entre la ville et le Régiment, les chars ont fait le tour du pâté et sont revenus défilé devant le maire Woodside. Une réception à l'ancienne résidence du gouverneur a suivi la cérémonie.

Évidemment, les cérémonies ne se déroulent pas toutes sans incident. Le caporal Trevor Horn était aux prises avec un cheval ombrageux tandis que le capitaine de bataille Ron Puddister a dû effectuer des travaux d'entretien de dernière minute sur les chenilles de son Leopard. L'indicatif d'appel 3B frappe une fois de plus.

Parmi les nombreuses activités soulignant le cinquantième anniversaire du Corps blindé mentionnons le dévoilement et l'inauguration d'un monument au parc de char Worthington le 12 août. La cérémonie était brève mais significative et sera longtemps évocatrice de l'escadron C.



Célébrations du cinquantième anniversaire du Corps blindé royal canadien BFC Gagetown

L'École du Corps blindé royal canadien a célébré le cinquantième anniversaire du CBRC le week-end du 10 au 12 août 1990.

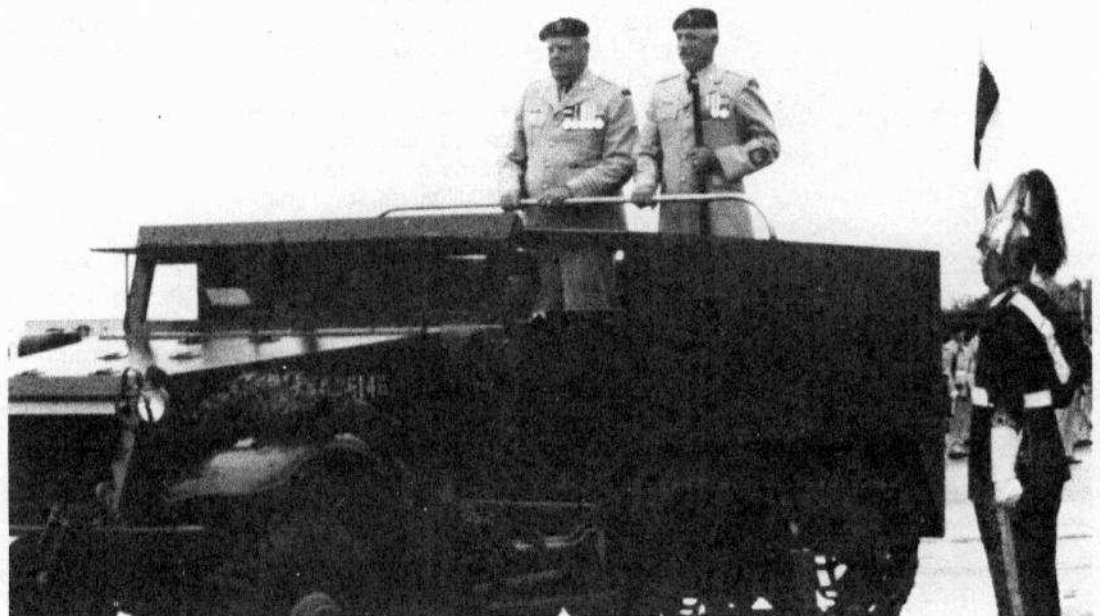
Les festivités ont commencé le vendredi par un cocktail de bienvenue à l'intention des militaires de tous grades. Parmi les 250 personnes présentes à cette réunion, mentionnons le major-général Howard, les brigadiers-généraux Bell, Lockyer, Carew et Amy et le colonel Gaulin, ainsi qu'une importante délégation du Halifax Rifles Association. Il s'agissait d'une occasion idéale pour les militaires de fraîche date de rencontrer ceux qui ont joué un rôle significatif dans notre histoire. À cette occasion, l'endurance de la «vieille

garde» a en effet été mise à l'épreuve (comme il se doit) jusqu'à 2 h.

Après quelques heures de sommeil et un petit-déjeuner en plein air, l'école du CBRC a tenu une journée portes ouvertes pour tous les visiteurs. Les invités étaient ensuite conviés à Fredericton pour voir l'escadron C des Royal Canadian Dragoons exercer ses droits de citoyenneté d'honneur pour commémorer le cinquantième anniversaire du Corps. Après cette magnifique cérémonie, les invités sont retournés à la BFC de Gagetown afin de se préparer physiquement et mentalement pour la soirée de gala offerte aux militaires de tous grades. La soirée a connu un vif succès, avec plus de 350 participants, et la «vieille garde» a de nouveau résisté aux assauts jusqu'à 2 h.

Le dimanche était consacré au défilé. Même si les invités et le personnel avaient encore l'oeil un peu brumeux, chacun a bien saisi l'importance du défilé. Les troupes rassemblées ont été passées en revue par le major-général Howard et l'adjudant-chef Duffney dans le respect des traditions du corps blindé, c'est-à-dire du siège arrière d'une autochenille. Après la revue, les participants du cours QL3, numéro d'ordre 9007, ont reçu leur insigne de coiffure régimentaire, et ont

Le Major-Général Howard et l'Adjud Duffrey se préparent à inspecter.





Le Major Général Howard et les Brigadier-Généraux Amy, Carrew et Bell mènent les troupes vers la cérémonie

ensuite défilé devant le colonel commandant. Les généraux Howard, Bell et Carew ont alors pris la tête du défilé dans l'autochenille, pour le mener à l'inauguration de la plaque du «Amy tank Park».

Une fois le défilé terminé, les militaires de tous grades se sont faits leurs adieux lors d'une dernière réception. Après ce week-end en compagnie des vétérans et des dignitaires qui font partie de notre histoire, il est facile de comprendre pourquoi l'avenir du Corps blindé royal canadien est assuré.



Les vétérans paradent

Un solide appui à la Milice

Le premier d'une série de cent véhicules blindés légers pour la Réserve terrestre a franchi la chaîne de montage à London (Ontario). En effet, l'honorable Bill McKnight, ministre de la Défense nationale, a pris livraison le 13 septembre dernier, au cours d'une cérémonie officielle, du premier véhicule blindé léger de la Milice construit par la Division diesel de la société General Motors. Par la suite, M. McKnight s'est empressé de présenter le véhicule au major-général Frederick Mariage, Chef — Réserves et cadets.

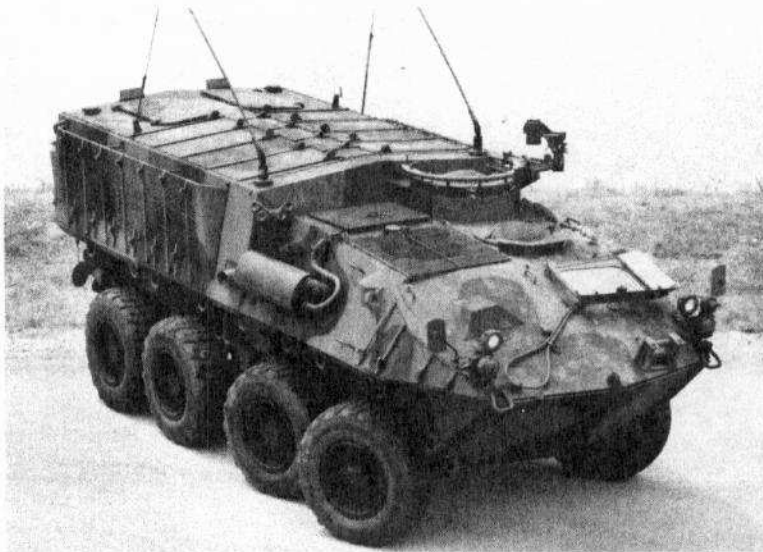
«Malgré les restrictions qui ont été imposées récemment à notre budget global, nous avons fermement l'intention de fournir à nos réservistes le matériel dont ils ont besoin», a déclaré M. McKnight.

Pendant plusieurs années, la Réserve a dû se contenter des vieilles ferrailles de la Force régulière. Pour la première fois, la Réserve terrestre, connu couramment sous le nom de la Milice, aura son propre

véhicule. Baptisé le *Bison*, il comprend plusieurs modèles, notamment le véhicule blindé de transport de troupes, le véhicule de poste de commandement, le porte-obus et le véhicule d'entretien. Le véhicule blindé de transport de troupes peut transporter jusqu'à 11 soldats avec tout leur équipement.

Tous les modèles sont munis d'une mitrailleuse d'auto-défense. Ils peuvent atteindre une vitesse de 100 kilomètres sur route. Ils sont très silencieux à grande vitesse et ils sont également amphibies.

Le contrat de 100 millions de dollars prévoit la livraison de tous les véhicules d'ici le début de 1992. Le *Bison* est semblable au modèle construit ces dernières années par la Division diesel à l'intention de la *Marine Corps* des États-Unis. Ce nouveau véhicule vient s'ajouter au parc de véhicules blindés légers à six roues dont les unités de la Milice et de la Force régulière sont actuellement dotées.



Ces variantes sont basées sur le modèle suisse *MOWAG* également construit par la Division diesel à London (Ontario).

«Les Forces canadiennes ont été notre premier client désirant se procurer des véhicules blindés légers vers le milieu des années 70 et c'est grâce à leur appui si la Division diesel s'est taillée une place de

marque dans ce domaine sur la scène internationale», a déclaré William Kienapple, Directeur des opérations de défense au sein de la société.

Comme la coutume le veut, le contrat de défense signé pour le *Bison* entraînera des retombées industrielles et régionales pour l'ensemble du pays. En effet, environ 410 millions de dollars seront versés à des fournisseurs grâce à la passation de sous-contrats pour divers éléments du nouveau véhicule, tels que les arbres de transmission, les pneus et les tableaux de bord, qui seront fabriqués en Alberta, en Nouvelle-Écosse, en Colombie-Britannique et au Québec.

Le nouveau véhicule servira principalement comme véhicule d'entraînement, bien que la Force régulière utilise certains modèles de véhicules à six roues pour remplir des rôles opérationnels, notamment de sécurité interne. Le *Bison* répond aux normes de la circulation routière et ses coûts d'exploitation s'élèvent à environ 1,12 \$ par kilomètre.





Nomination à titre de Colonel du Régiment

Le 30 octobre 1990 le major-général Patrick James Mitchell devint le nouveau colonel du régiment 8th Canadian Hussars (Princess Louise's) pour une période de trois ans, commençant le 1^{er} septembre 1990.

Le major-général Mitchell succédera donc au brigadier-général Owen W. Lockyer qui occupait cette fonction depuis le 29 juin 1986.

Le major-général Mitchell est né à Montréal au Québec le 23 janvier 1931. Il a fait ses études au Collège Loyola où il a obtenu un Baccalauréat ès Arts en 1952. Il s'est enrôlé dans l'armée régulière en 1951.

Entre 1952 et 1958 le major-général Mitchell a servi à titre de chef de troupe au Canada et en Corée, et comme instructeur dans diverses écoles de l'armée. Promu capitaine vers la fin de 1958, il a assumé diverses fonctions d'administration et de formation et de 1963 à 1964 a suivi la formation de l'Australian Army Staff College.

Après avoir été promu major en 1964, le major-général Mitchell a servi comme Commandant d'escadron au Canada et à Chypre. Il a également occupé le poste de Major de brigade, au sein de la 2^e Brigade du Canada, de 1968 à 1969. En 1969, le major-général Mitchell a été promu lieutenant-colonel et s'est vu confier le commandement du 8th Canadian Hussars (Princess Louise's) jusqu'en 1971. De 1971 à 1973 le major-général Mitchell a été instructeur au Collège d'état-major de l'armée canadienne et au British Army Staff College.

Il est devenu colonel en 1973 et a assumé les fonctions de chef d'état-major du Secteur de l'Atlantique de la Milice jusqu'en 1976. De 1976 à 1977 il a étudié au Collège de la défense nationale.

Le major-général Mitchell a été promu brigadier-général en 1977, et nommé Commandant du 1^{er} Groupe-Brigade d'infanterie du Canada. En 1980 il a assumé les fonctions de Chef — Doctrine et opérations terrestres au Quartier général de la Défense nationale. En 1981 le major-général Mitchell a été promu à son grade actuel et a été pendant un certain nombre d'années Président de l'Agence militaire de normalisation au sein du Quartier général de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.

Le 17 mai 1985 le major-général Mitchell a pris sa retraite et s'est installé à Calgary où il a créé la société Hussar Consulting Ltd, une société-conseil en matière de défense. Il réside à Calgary avec son épouse Joan. Ils ont trois enfants.



L'origine du béret

L'article suivant reprend les propos d'une brochure datée de mai 1947 portant sur l'histoire, l'organisation et le champ d'activité de l'École du Corps blindé royal canadien.

Les soldats se demandent de temps à autre d'où nous vient cette coiffure pratique mais particulière qu'est le béret. Pourquoi l'avons-nous adoptée? La plupart des membres du Corps blindé royal canadien sont conscients qu'il s'agit de la coiffure la plus distinctive du Royal Tank Regiment, mais le plus souvent, c'est tout ce qu'ils en savent, et une bonne partie des renseignements qui circulent à ce sujet relèvent du mythe.

Le récit fort intéressant des paragraphes suivants, que l'on doit au général Sir Hugh Elles de l'armée britannique, aujourd'hui décédé, est tiré du « Palestine Post » et du « Canadian Army Training Memorandum » d'avril 1946.

«Vers la fin de 1917, écrit-il, nous discussions un soir à Bermicourt, pendant le dîner, de deux sujets déjà maintes fois abordés.

L'un de ces sujets touchait le sort qui serait réservé au corps de chars en temps de paix. Nous étions d'accord sur le fait que ce corps devait continuer à exister et nous en sommes ensuite venus à parler des uniformes.

Quelqu'un, je crois que c'était Fuller (major-général J. F. C. Fuller, une autorité en matière de guerre blindée) affirmait qu'après chacune des guerres, l'armée britannique avait coutume d'adopter une coiffure ennemie. Le bonnet à poil des gardes venait des gardes impériaux de Napoléon, le casque de lancier venait des Allemands, le chapeau mou venait des Boers et ainsi de suite. Le hasard voulait qu'à ce même instant, un régiment de Tirailleurs Alpains était au repos à Bermicourt. À ce moment, quelqu'un, je crois que c'était moi, a eu la brillante idée de proposer que l'on pourrait faire une exception à la fin de cette guerre-ci et adopter la coiffure d'un de nos alliés.

Nous avions le choix entre le béret breton des Tirailleurs Alpains et le béret basque de nos camarades des chars d'assaut. Ces deux coiffures ne nous convenaient pas réellement, le béret breton étant jugé trop débraillé et le béret basque trop étriqué. Nous nous sommes donc entendus sur un modèle très en vogue dans les écoles de filles en Angleterre. Nous nous sommes adressés à bon nombre d'écoles et avons reçu des bérets de toutes sortes. Finalement, après un long débat avec le ministère de la Guerre, notre béret noir a, contre toute attente, été autorisé».

L'aptitude physique, une préoccupation constante



L'entraînement à la guerre est la raison d'être des Forces armées canadiennes. Quand des forces armées s'entraînent pendant des périodes prolongées sans participer à des conflits, elles risquent de perdre de vue cette raison d'être et de considérer leurs fonctions comme un travail purement routinier. Je pourrais soulever de nombreux arguments pour montrer que ce comportement n'est pas souhaitable, mais j'entends ici baser mon raisonnement uniquement sur l'aptitude physique.

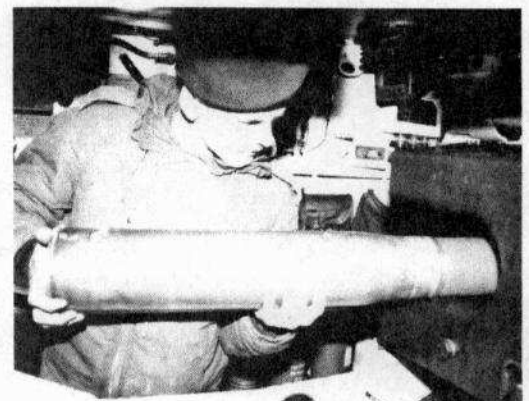
«L'aptitude au combat comprend les habiletés techniques, la stabilité mentale et émotionnelle et l'endurance physique¹.»

L'histoire a révélé qu'une trop grande confiance en soi avait causé la perte d'un bon nombre de grandes armées. La nécessité de conserver une excellente forme physique doit être une préoccupation constante pour tout soldat, aviateur et marin. Par exemple, pendant la guerre des Malouines en 1982, les médecins de campagne ont observé la remarquable capacité de survie des Royal Marines qui avaient subi des blessures normalement considérées comme mortelles. Ils ont attribué leur résistance à leur grande aptitude physique et à leur endurance.

En plus d'être obligatoire pour le personnel militaire, l'aptitude physique comporte également des avantages sur le plan de la qualité de vie. Les soldats, marins et aviateurs doivent maintenir leur aptitude physique, indépendamment de leur rôle au sein des Forces canadiennes. Les chefs et les subordonnés sont tous deux responsables du maintien d'un haut niveau d'agilité physique. Le golfe Persique et l'index de masse corporelle

sont deux des préoccupations immédiates ayant de graves répercussions sur l'aptitude physique.

Les avantages de l'aptitude physique ou encore les effets néfastes d'une mauvaise condition physique des membres des forces armées ont été clairement documentés tout au long de l'histoire. «Les exploits militaires remarquables des Perses, des Grecs et des Romains ont été possibles en partie grâce à la vigueur, à la robustesse et à l'excellente condition physique des combattants de leurs armées².» L'histoire nous apprend également que dès qu'une armée devenait trop confiante et s'habitait à mener la vie de luxe pour laquelle elle avait combattu avec tant de force, elle était souvent défaite par une armée plus robuste. L'un des meilleurs exemples de cette théorie est la chute de l'Empire romain. Au XVIII^e et au XIX^e siècle, on a noté qu'au moment de recrutement, les soldats n'étaient pas nécessairement en bonne condition physique. C'étaient les rigueurs de l'entraînement et les exigences physiques individuelles qui les endurcissaient rapidement à cette époque. Les officiers prusses étaient également contraints d'être en bonne forme physique; les «candidats au grade d'officier devaient obtenir un certificat d'aptitude physique du gymnase³.» Il n'y a nul doute que la fatigue physique extrême engendrée par la guerre préoccupait grandement les chefs. De guerre en guerre, l'importance de l'aptitude physique devenait de plus en plus apparente, et elle a été mise en évidence surtout pendant les deux guerres mondiales. Les conditions de vie difficiles, les longs itinéraires de marche, l'équipement lourd, la mer agitée et les horaires de vol exigeants figuraient parmi les causes de l'épuisement physique dont ont souffert l'armée, la marine et l'aviation pendant les deux guerres mondiales. L'épuisement est alors devenu l'une des





principales préoccupations des forces armées et l'aptitude physique constituait un atout incontestable. C'est à ce moment que la théorie selon laquelle «les soldats en bonne forme physique [...] résistent mieux à l'épuisement, source de peur et de défaitisme⁴» s'est répandue et a été largement acceptée. Dans les années 1950, on continuait à accorder beaucoup d'importance à l'aptitude physique. L'Aviation royale du Canada publiait la brochure 75 qui énumérait les raisons de l'importance accordée à l'aptitude physique. Par les raisons citées figurait l'effort physique des vols modernes : la guerre nécessite de nombreuses heures de travail sur de longues périodes et en raison de leurs tâches sédentaires, les aviateurs devenaient moins endurcis. En conclusion, tout au long de l'histoire, l'aptitude physique a été considérée comme un facteur important, mais comme les Romains, nous avons quelquefois tendance à devenir trop confiants et à le mettre de côté.

L'Ordonnance administrative des Forces canadiennes (OAF) 50-1 définit le niveau d'aptitude physique exigé dans les Forces canadiennes. Elle stipule notamment que «les militaires doivent donc être en mesure de supporter les pressions qui leur sont imposées au cours d'opérations prolongées et être physiquement prêts à répondre à l'appel sans délais.» Cet énoncé indique clairement que l'aptitude physique est nécessaire et que nous devons constamment maintenir notre forme. La technologie moderne du combat impose des exigences d'endurance physique encore plus élevées de nos jours.

Par exemple, les nouveaux CF-18 sont capables de résister plus longtemps à une force G accrue, ce qui augmente le stress physique subi par les pilotes. Les marins doivent pour leur part demeurer alertes pour des périodes prolongées et les soldats d'infanterie doivent toujours se tenir prêts pour les combats au corps à corps. Les chars se déplacent plus rapidement et sur des distances plus grandes et peuvent combattre de jour comme de nuit. Les membres du Corps blindé peuvent s'attendre à passer de longues heures dans des espaces restreints et doivent constamment soulever des munitions de 30 à 40 kg, ce qui exige évidemment une bonne aptitude physique. En dépit des progrès technologiques, nous devons conserver le même niveau d'aptitude physique. Cette exigence est devenue évidente au cours des derniers mois, avec le déploiement du personnel des FC dans le golfe Persique, où les risques d'une guerre chimique sont très réels. L'aptitude physique est importante dans ce cas en raison des vêtements protecteurs que les soldats doivent porter pour des périodes prolongées. De plus, en raison du climat chaud et aride caractéristique de la région du Golfe, la tolérance à la chaleur est devenue l'un des principaux facteurs permettant de déterminer la soutenabilité des opérations. Chacun sait que les soldats et équipages d'aéronefs ont du mal à supporter la chaleur quand ils revêtent leur équipement de protection chimique. La plupart des études portant sur la chaleur et la performance physique démontrent que «la performance physique par temps chaud et la tolérance à la chaleur s'améliorent avec un niveau d'aptitude physique plus élevé⁶». On peut donc affirmer qu'une personne en bonne forme physique s'adapte plus facilement à la chaleur intense que celle qui n'a pas maintenu sa forme. Le golfe Persique ne doit pas être vu comme un cas isolé, car les mêmes arguments s'appliquent aux conditions qui prévalent dans l'Arctique. L'exemple du golfe Persique vient simplement appuyer le principe selon lequel nous devons toujours être prêts et en bonne forme physique, car «nul ne peut prédire aujourd'hui à quel moment nous serons appelés au combat... et à ce moment, il faudra être en bonne forme. Il faut constamment maintenir notre bonne forme physique⁷». Par conséquent, l'importance de l'aptitude physique a en fait été accentuée par les progrès technologiques.



L'O AFC 50-1 précise également que «le leadership est un facteur essentiel au succès du programme et, par conséquent, il revient aux militaires à tous les échelons de veiller à ce que tous les membres des Forces canadiennes prennent régulièrement part aux programmes d'exercices physiques». A mon avis, la meilleure façon d'atteindre ce but serait d'appliquer le principe de la gestion par l'exemple. L'organisme humain requiert un certain entretien, au même titre qu'une machine. Le maréchal Wavell a identifié «les principaux éléments suivants comme étant des qualités de chef : la robustesse, l'énergie et le courage...». On peut donc en conclure que le chef a la responsabilité envers lui-même et envers ses hommes de maintenir un niveau d'aptitude physique élevé. Selon l'une des conceptions de l'entraînement physique, celui-ci comprend quatre éléments : les participants, l'équipement, l'imagination et l'intérêt. Les trois premiers sont faciles à réunir, mais le quatrième constitue souvent un obstacle plus difficile à vaincre. C'est là qu'entre en jeu la responsabilité du chef. En donnant lui-même l'exemple de maintenir son aptitude physique, il peut structurer un programme qui stimulera la forme physique et l'instruction propre à l'un des trois éléments. Par exemple, en concevant une compétition faisant appel aux aptitudes militaires, l'une des épreuves pourrait être une course à obstacles dans laquelle le soldat doit passer dans un char, par-dessus un char et sous un char. Les chefs doivent demeurer conscients du fait que l'aptitude physique favorise un bon moral, car «un corps et un esprit

faible, un manque de résistance et un moral bas vont habituellement de pair¹⁰» et cette condition doit être évitée à tout prix. Ils doivent aussi réaliser qu'en dépit des progrès technologiques, une fois la «guerre commencée, le facteur le plus important demeure le soldat, le marin et l'aviateur¹¹».

L'aptitude physique a de toute évidence préoccupé les chefs tout au long de l'histoire. Les faits démontrent que même au XVIIIe, les armées avaient tendance à devenir trop confiantes, ce qui les conduisait à la perte. Pendant les deux guerres mondiales, l'épuisement et l'endurance ont été reconnus comme des éléments clés pour contrer le défaitisme et le bas moral, ce qui, à mon avis, est encore valable de nos jours. Même les perfectionnements technologiques n'ont pas diminué la nécessité de l'aptitude physique. Ils l'ont en fait accentuée en raison de la soutenabilité de l'équipement, de la poursuite des activités 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 sur le champ de bataille moderne et de la tension accrue sur le corps humain causée par un équipement perfectionné. Le principe de l'exemple semble encore être la meilleure méthode de maintenir notre conviction quant à l'importance de l'aptitude physique.

La possibilité d'un conflit international est devenue réalité, si l'on en croit le déroulement des événements dans le golfe Persique. Les exigences du champ de bataille moderne deviennent évidentes quant on voit les soldats qui tentent de résister aux accès de chaleur causés par des opérations prolongées dans un équipement de guerre chimique. La technologie nous place maintenant dans une situation où nous sommes tous susceptibles d'être appelés à nous battre dans des régions comme le golfe Persique. La responsabilité du maintien de l'aptitude physique a donc pris une plus grande importance autant pour les chefs que pour les subordonnés. Nous devons nous tenir prêts à nous battre partout dans le monde, dans de brefs délais, sans oublier que «le facteur le plus important demeure le soldat, le marin et l'aviateur¹²».

Le capitaine Michael Rostek est Officier des normes à l'École des blindés

Footnotes

1. COLLINS, Arthur, S. Jr. (lieutenant-général à la retr., armée américaine). **Common Sense Training — A Working Philosophy For Leaders**, Californie, Presidio Press, 1984, p. 174.



2. SWAN, R. D. (major). **Compulsory Physical Fitness Training — A Canadian Forces Requirement** (document militaire non publié), Toronto, Collège d'état-major et de commandement des Forces canadiennes, 1981, p. 2.
3. HACKETT, John Winthrop (lieutenant-général, Sir), K.C.B., C.B.E., D.S.O., M.C. **The Profession of Arms** (conférences de Lees Knowles présentées en 1962 à Trinity College, Cambridge), Londres, The Times Publishing Company Limited, p. 35.
4. NYE, Roger H. **The Challenge of Command**, Wayne (N.J.), Avery Publishing Group Inc., 1986, p. 84.
5. CANADA. MDN. **Éducation physique**, Ordonnance administrative des Forces canadiennes 50-1, 1977, p. 1.
6. PANDOLF, K. B. «Interaction of Cardiorespiratory Physical Fitness and Heat Tolerance», **Proceedings of the first RSG4 Physical Fitness Symposium with Special Reference To Military Forces**, Toronto, IMCME, 1978, p. 204.
7. RIDWAY, Mathew B. (Général). «Leadership», **Military Leadership — In Pursuit of Excellence**, dirigé par Robert L. Taylor et William E. Rosenbach, Londres, Westview Press, 1984, p. 28.
8. CANADA. MDN. **Éducation physique**, Ordonnance administrative des Forces canadiennes 50-1, 1977, p. 1.
9. CANADA. MDN. **The Officer**, Centre de reproduction du matériel d'instruction des Forces canadiennes, 1978, p. 28.
10. COLLINS, Arthur. **Common Sense Training...**, p. 175.
11. SWAN, R. D. **Compulsory Physical Fitness Training...**, p. 4.
12. *Id.*, p. 4.



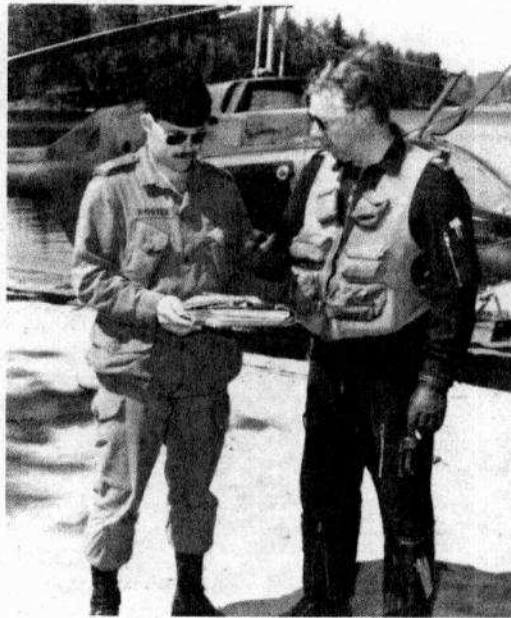
Hélicoptère CH 136 instruction des observateurs aux procédures d'urgence

Depuis plusieurs années, le 10e Groupement aérien tactique (10 GAT) a comme politique de ne pas installer de commandes doubles dans les CH 136 Kiowa, excepté quand le siège avant de gauche est occupé par un pilote qualifié. Il faudrait réévaluer cette directive afin d'équiper cet appareil de commandes doubles, que ce siège soit occupé par un pilote qualifié ou un observateur qualifié.

Au sein de l'élément terre, pendant toutes les phases de l'instruction relative à une arme ou un véhicule collectif, chacun des membres de l'équipe reçoit un niveau d'instruction minimal portant sur les fonctions des autres membres de l'équipe.

Ainsi, si l'un des membres d'une équipe de mortier, de pièce d'artillerie ou d'un équipage de char est mis hors de combat, l'arme ou le véhicule peut rester opérationnel ou du moins être mis à l'abri. Il s'agit d'un principe accepté dans tous les rangs de l'élément terre. L'instruction connexe nous assurera de la disponibilité du matériel et de l'équipage pour une autre journée. Elle peut être donnée à l'intérieur d'un cours régulier offert par l'école visée ou dans le cadre de l'instruction constante de l'unité.

Comme l'instruction connexe s'est révélée bénéfique pour l'armée et qu'elle continuera de l'être dans l'avenir, on se



demande évidemment pourquoi les équipages d'aviation tactique, en particulier ceux des Kiowa, ne recevraient pas le même niveau d'instruction minimal.

Le fait d'entraîner l'observateur à prendre les commandes du Kiowa en situation d'urgence présente de toute évidence de nombreux avantages, le plus important étant la capacité de sauver non seulement l'appareil mais aussi la vie de l'équipage.

Pendant mon service à 10 GAT, j'ai eu connaissance de deux incidents où des pilotes ont été incapables de poursuivre leur vol. Le premier avait été causé par une réaction allergique à une piqûre d'insecte, et le second, par un rhume des foies. Dans les deux cas, c'est grâce à la chance et non à une bonne planification que le pilote a réussi à poser son appareil avant de ne plus en être capable, et dans les deux cas, l'observateur se trouvait réduit à prier. Comment pouvons-nous savoir qu'un accident mortel ne s'est pas déjà produit, lequel aurait pu être évité si l'observateur avait reçu l'instruction nécessaire?

Certains des pays de l'OTAN ont déjà entraîné des militaires du rang à prendre les commandes d'un aéronef à double commande en situation d'urgence et continuent de le faire. Par exemple, les forces britanniques entraînent actuellement des soldats de première classe à la fonction de pilote. De plus, pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Forces canadiennes comptaient de nombreux sous-officiers parmi leurs pilotes. Si nous choisissons d'enseigner aux observateurs

à prendre les commandes d'un aéronef en situation d'urgence, ceux-ci ne deviendront pas nécessairement des pilotes observateurs, mais plutôt des membres d'équipage capables d'intervenir pour sauver des vies humaines et du matériel.

Dans l'éventualité du déclenchement d'un conflit armé, les équipages Kiowa doteraient sans aucun doute leurs appareils de doubles commandes avant d'entreprendre des missions périlleuses. Dans ce cas, c'est la question du temps qui se poserait. Quand le pilote aurait-il le loisir d'enseigner à l'observateur la façon de ramener l'appareil au cas où lui-même en serait incapable? Cette situation pourrait être évitée si l'instruction était donnée maintenant. Certains pilotes de Kiowa croient que l'installation de commandes doubles créerait un risque à basse altitude notamment en raison des cartes, jumelles et autre équipement utilisés par l'observateur. Avant 1980, presque tous les Kiowa en service étaient équipés de commandes doubles, et selon l'officier préposé à la statistique du bureau du Directeur - Sécurité des vols, aucun accident n'a jamais été attribué au fait que l'observateur aurait entravé le fonctionnement des commandes. De plus, un seul incident de ce genre s'est produit, touchant un appareil non muni de commandes doubles. Comme cette situation n'a jamais posé de problème sur le plan de la sécurité auparavant, cet argument n'est pas valable.

L'instruction de l'observateur pourrait avoir lieu à l'escadron d'entraînement opérationnel ou à l'intérieur de sa propre unité.

Escadron d'entraînement opérationnel. L'instruction pourrait être intégrée dans le cours d'observateur actuel. Les vols de navigation d'un observateur durent en moyenne entre une et deux heures. Les plans de leçon pourraient être réduits après les huit ou neuf premiers vols afin de réserver environ une demi-heure au pilote instructeur pour entraîner l'élève-observateur aux procédures d'urgence, et plus particulièrement aux atterrissages avec vitesse. Même si cela diminuait quelque peu le temps accordé à la navigation à l'intérieur des divers plans de leçon, il faut se rappeler que le nouvel observateur effectue un grand nombre de vols de navigation avant et après son vol d'essai de réception au niveau de l'unité. Par conséquent, une partie du temps consacré à la navigation dans le cours



d'observateur pourrait être remplacée sans problème par l'apprentissage des procédures d'urgence. Le cours d'instruction des observateurs du US Army Aviation Centre donné à Fort Rucker en Alabama identifie les avantages financiers et tactiques de la méthode canadienne selon laquelle l'hélicoptère d'observation léger (HL) est doté d'un équipage comprenant un pilote et un sous-officier (s/off) jouant le rôle d'observateur. Les Américains appliquent donc le même principe mais en reconnaissant toutefois l'avantage de disposer d'une seconde personne apte à prendre les commandes dans un aéronef à double commande. En plus de recevoir l'instruction nécessaire pour accomplir ses fonctions normales, l'observateur qui réussit son cours à Fort Rucker apprend aussi comment soustraire du danger son appareil et son équipage, en cas d'incapacité du pilote.

Instruction constante de l'unité. Si l'instruction aux procédures d'urgence ne faisait pas l'objet d'un cours régulier, elle pourrait être donnée par un officier désigné dans le cadre des cours cycliques de l'unité. Si tel était le cas, signalons que la seule instruction aux procédures d'urgence donnée jusqu'ici par le cours de Gagetown se limite au niveau de la familiarisation. La responsabilité de l'instruction reviendrait donc à l'unité, qui serait chargée de faire passer l'observateur du niveau de familiarisation à un niveau de compétence minimal. L'escadron d'entraînement opérationnel pourrait ainsi continuer à concentrer ses efforts sur la navigation.

Contrôle et norme d'instruction. Une fois qu'une norme d'instruction commune aurait été identifiée, il serait essentiel

d'établir un système permettant à l'état-major d'assurer le contrôle de l'instruction. Selon ce principe, l'officier des normes pourrait contrôler l'instruction et les progrès de chaque observateur de la même façon que pour le contrôle de compétence annuel. Une norme minimale serait établie et le maintien du niveau de compétence serait vérifié selon les besoins par l'officier des normes.

Nous serons peut-être un jour en mesure de prouver qu'un accident, mortel ou non, aurait pu être prévenu si l'observateur avait reçu l'instruction nécessaire pour effectuer un atterrissage d'urgence. D'autres forces de l'OTAN entraînent actuellement des sous-officiers non seulement à prendre les commandes en cas d'urgence mais aussi à devenir des pilotes qualifiés. Les Forces canadiennes disposent d'une excellente occasion de donner dès maintenant cette instruction en cas d'urgence, mais elles la laissent passer, contrairement aux forces américaines, qui en ont rapidement remarqué les avantages et ont su les mettre à profit. Les élèves-observateurs américains ne sont pas aussi expérimentés que les nôtres, mais l'armée américaine n'a aucun scrupule à entraîner un jeune soldat inexpérimenté à prendre les commandes d'un aéronef en situation d'urgence.

Le but n'est pas de faire de l'observateur un second pilote ni de le mettre en compétition avec le pilote, mais plutôt de lui donner les moyens (connaissances, instruction et pratique) de sauver son équipage et son aéronef dans l'éventualité où une urgence critique empêcherait le pilote de le faire. Il incombe à l'élément tactique d'hélicoptères de commencer dès maintenant l'instruction des observateurs, pendant que le temps ne constitue pas un facteur critique. Il sera trop tard pour commencer quand il faudra faire des sorties ou qu'une urgence réelle surviendra. L'observateur est sans conteste essentiel au succès d'une mission tactique, mais son rôle serait encore plus important s'il était entraîné à faire face aux urgences en vol.

Le capitaine Joe Fougère occupe actuellement la fonction d'officier des normes à l'École des blindés, après avoir récemment terminé une période de deux ans comme sergent-major d'escadron du 408e Escadron tactique d'hélicoptères à la BFC Edmonton.



Sommes-nous prêts à faire face aux pressions d'un conflit de grande intensité?

Dans l'éventualité d'un conflit de grande intensité, les risques de pertes associées à des troubles psychiques sont tellement élevés qu'on ne peut se permettre de les passer sous silence. Un bilan des faits historiques nous permet de remettre cette affirmation en perspective.

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, les forces américaines ont subi 1 393 000 pertes causées par des troubles mentaux débilissants¹. Entre 1942 et 1945, l'armée américaine à elle seule a perdu de façon permanente entre 390 000² et 504 000³ hommes, dont l'état mental était trop grave pour aller au combat, ce qui représente entre 30 et 50 divisions sur le plan des formations.

La guerre de Corée a également

entraîné des pertes élevées dues à des troubles psychiques. Des 1 587 000 soldats déployés, 33 629 ont été tués et 103 284 blessés. Parmi ceux-ci, 48 002 ont été diagnostiqués comme des cas psychiatriques, soit 33 pour cent. En d'autres termes, un soldat avait 143 fois plus de risques de souffrir de troubles psychiques que d'être tué⁴.

La prochaine guerre risque également de produire un grand nombre de pertes par suite de troubles psychiques. Dans un conflit de grande intensité comme celui que l'on prévoit en Europe, la proportion d'hommes perdus en raison de troubles mentaux pourrait atteindre 50 pour cents, même s'il s'agissait d'une guerre conventionnelle. Cette éventuelle saignée dans les ressources limitées de l'OTAN illustre la nécessité d'établir un programme de préparation mentale visant à réduire le nombre de pertes de ce type.

Aussi loin que remontent les archives de la guerre, les pertes dues à des troubles psychiques ont de tout temps été comptabilisées pour la plupart des combats. Même les dignes soldats de Sparte souffraient, semble-t-il, de maladies psychosomatiques qui leur permettaient d'échapper aux horreurs du front⁵. Au cours de la guerre de Sécession américaine, le chef du service de santé de l'armée de l'Union décrivait un état qu'il qualifiait de «nostalgie» (stress de combat),



qui atteignait la proportion de 2.34 pour mille pendant la première année et de 3.3 pour mille la deuxième année. Cette statistique s'est également avérée applicable pendant toute la durée des guerres Franco-allemande, Hispano-américaine et des Boers⁷.

Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 10 000 Canadiens ont été diagnostiqués comme souffrant de «traumatisme dû au bombardement», terme qui recouvrait à cette époque une variété de problèmes allant de la lâcheté à l'aliénation mentale. Le traumatisme dû au bombardement était considéré par certains comme une simple «manifestation de puérilité». Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le terme «neuropsychiatrique» a vu le jour et le taux de pertes causées par cette maladie parmi les soldats canadiens en Italie entre mars 1943 et juin 1944 s'est élevé à 23 pour cent des 24 421 pertes enregistrées au total⁸.

Le traitement du syndrome de stress pendant les deux guerres mondiales et même aujourd'hui se fonde sur trois principes: l'immédiateté, la proximité et la perspective. Cette théorie est valable une fois que le soldat est déclaré malade, mais ne fait rien pour prévenir le problème. Selon le major-général F.M. Richardson, «le problème des pertes résultant de troubles psychiques est beaucoup trop grave pour en laisser le soin aux médecins». Il estime par ailleurs qu'on «pourrait essayer de persuader les soldats de concentrer leurs efforts sur la prévention, aspect avec lequel les médecins n'ont connu que peu de succès¹⁰».

Les Soviétiques croient que la peur et les blessures morales découlent directement d'un manque de force morale et de contrôle de soi. Les chefs sont donc considérés comme responsables d'améliorer l'endoctrinement idéologique et l'entraînement par simulation du champ de bataille. Un soldat bien motivé qui sait ce qui l'attend ne devrait pas avoir peur.

Les Britanniques reconnaissent la peur comme une réaction naturelle et légitime face aux horreurs de la guerre, jugeant que c'est un sentiment qu'il ne faut pas nier mais plutôt contrôler. Les méthodes qu'ils préconisent dans ce but ressemblent à certains égards à la conception soviétique de l'entraînement, à l'exception de deux éléments appréciables. Premièrement, le modèle britannique propose d'examiner le problème de la peur ouvertement et deuxièmement, un

certain pourcentage de pertes dues au stress du combat est considéré comme inévitable, selon eux.

Programme canadien

Quelle méthode les Canadiens devraient-ils adopter pour mettre sur pied un programme visant à réduire la fréquence et la gravité des pertes attribuables au stress de combat, voire même les éliminer? Les Soviétiques et les Britanniques insistent tous deux sur le développement de la personne par l'intermédiaire du développement de l'unité. Ce principe ne suffit pas. Le développement de la personne doit primer, et à cette condition, le groupe pourra former une unité où règne la cohésion.

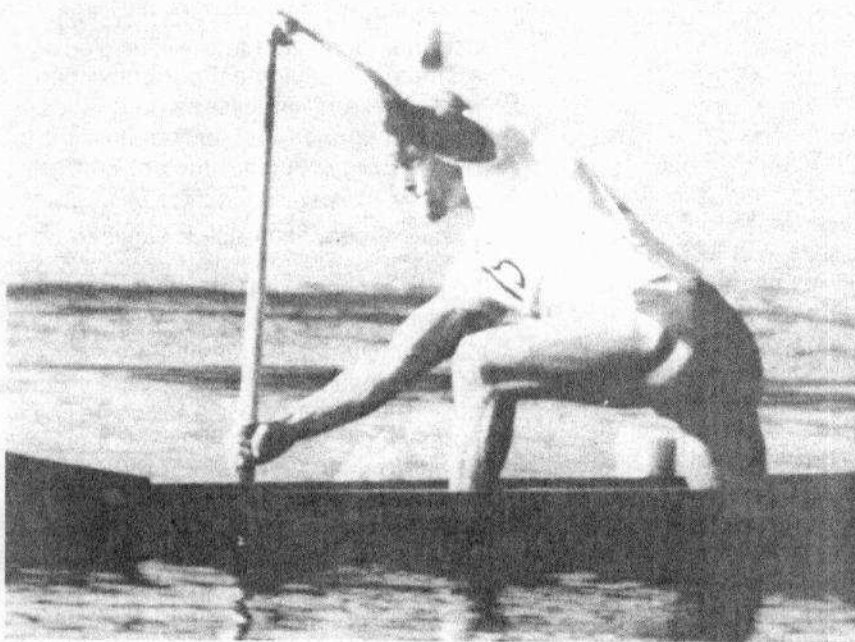
Nous avons besoin d'un programme qui tire profit de l'expérience globale en matière de prévention des pertes résultant de troubles psychiques et qui répond aux besoins du soldat dans l'immédiat et au cours du prochain siècle. À mon avis, ce type de programme, dont l'efficacité a déjà été prouvée en situation de stress élevé, existe bel et bien.

Préparation mentale

Depuis le début des années 1970, athlètes et entraîneurs au niveau olympique s'occupent de développer non seulement les capacités physiques mais aussi les capacités mentales des compétiteurs afin qu'ils soient en mesure de donner une performance optimale constante dans une large gamme de disciplines athlétiques. Jusqu'à tout récemment, ce type de préparation mentale laissait bon nombre d'entraîneurs expérimentés plutôt sceptiques, en partie en raison du fait que cette méthode se fonde sur la performance individuelle et non sur celle de l'équipe.

- Cette différence de point de vue, centré sur la personne, est l'élément capital du programme de préparation mentale auquel souscrivent aujourd'hui les athlètes de classe mondiale, et c'est un élément qui demeure très controversé. Je suis cependant convaincu que les Forces canadiennes ont besoin de ce type de préparation mentale, qui permettrait de réduire les pertes causées par le stress de combat lors de la prochaine guerre.

Les militaires ont tendance à n'employer la préparation mentale que dans le seul but de modifier le comportement. C'est un tour de force que de transformer un groupe d'étrangers en une force de combat efficace, mais le



Médaillé Olympique Larry Cain

conditionnement mental permet d'y arriver. À l'orée du XXI^e siècle, nous devons maintenant étendre l'application de la préparation mentale et l'axer sur les besoins psychologiques individuels. La cohésion de l'unité s'en trouvera ainsi améliorée et la fréquence des dépressions mentales sur les champs de bataille, diminuée.

D'autres groupes au sein de notre société ont connu beaucoup de succès dans la réalisation de leurs objectifs en développant certains modèles de pensée et en améliorant leurs capacités de concentration. Le niveau de compétition des épreuves sportives internationales exige aujourd'hui que les participants se soumettent à un entraînement physique et mental intense s'ils veulent remporter la victoire. Au cours des deux dernières années, des entraîneurs civils ont participé à l'entraînement d'équipes militaires canadiennes, en appliquant le même type de programme adopté par les athlètes canadiens de niveau olympique comme les équipes féminines nationales de basketball et de ski alpin, la médaillée d'argent Elizabeth Manley et le médaillé d'or Larry Cain de l'équipe masculine d'aviron¹¹.

La gamme complète des services que peuvent offrir au soldat les spécialistes en préparation mentale n'a pas encore été explorée. Ils ont cependant prouvé qu'ils étaient capables d'adapter facilement et simplement leur programme, axé à l'origine sur les sports, à l'environnement militaire.

À l'occasion du programme de préparation mentale qui s'est déroulé à Lahr en 1988, j'ai eu la chance de travailler directement avec certains des meilleurs spécialistes du domaine et j'ai beaucoup appris. Les techniques mentales qu'ils ont enseignées aux soldats représentant le Canada à la compétition internationale de reconnaissance des blindés, le Boeselager Wettbewerb, peuvent être appliquées à tous les aspects de la vie. D'autre part, ce type d'entraînement leur permettra de résister aux rigueurs du combat mieux que les soldats qui n'y ont pas participé. D'après plusieurs compte-rendus tenus après la compétition, les résultats du programme de préparation mentale indiquent une amélioration réelle de 25 à 30 pour cent de la performance physique individuelle. Les soldats sont maintenant mieux motivés et plus conscients de leurs capacités psychologiques et beaucoup mieux équipés pour faire face à des situations très stressantes qu'ils ne l'étaient avant de suivre leur entraînement psychologique.

Méthodes d'entraînement

Les méthodes utilisées par les entraîneurs étaient variées et pouvaient comprendre des enregistrements sonores d'entrevues avec des champions mondiaux discutant de leur propre préparation mentale, l'étude et l'analyse des diverses expériences des champions pendant leur entraînement et même la compétition proprement dite. Une fois que les principes de base du programme étaient compris, l'entraînement était adapté aux besoins individuels de chacun.

L'entraînement individuel était sans cesse raffiné de façon à en tirer le plus grand avantage possible. Cet entraînement ne s'adressait pas exclusivement aux participants de la compétition, mais également au personnel d'entraînement militaire. La méthode de l'entraînement individuel, qui peut sembler difficile à manier, était appliquée dans le cadre d'un rapport maître/élèves de 1 pour 8, ce qui peut se comparer à une section. Les principaux points du programme sont les suivants¹² :

- a. Identification des blocages de performance (ou inhibiteurs)
- b. Concentration avant la compétition
- c. Représentation mentale
- d. Concentration
- e. Reprise de la concentration
- f. Compte-rendu d'après la compétition

Après les Jeux olympiques de 1984, les spécialistes en préparation mentale de l'équipe olympique canadienne ont identifié trois principaux éléments qui nuisaient à la performance des athlètes. Il s'agissait d'abord du changement, au cours de la compétition, des scénarios qui avaient bien fonctionné pendant l'entraînement, puis de la sélection tardive des membres de l'équipe, qui minait les compétiteurs sur le plan émotionnel, et enfin de l'incapacité des athlètes de maintenir leur concentration face à des distractions¹³. Une analyse attentive de ces facteurs, doublée d'un programme d'entraînement souple, axé sur les besoins individuels de chacun, permet de surmonter leur incidence sur la performance. Tous les efforts avaient été faits pour s'assurer que l'équipe du Boeselager 1988 soit consciente de ces problèmes potentiels et pour qu'elle reçoive l'entraînement nécessaire visant à minimiser, voire éliminer leur incidence.

La concentration avant la compétition est à ce moment devenue l'un des aspects les plus importants de l'entraînement. L'exercice consistait à analyser chacune des étapes des actions et réactions nécessaires pour accomplir une tâche, que ce soit dans le parcours d'assaut, la compétition des armes légères, la patrouille de reconnaissance blindée ou toute autre épreuve. Les séquences exactes ont été pratiquées de nombreuses fois et une série ordonnée de gestes individuels précédant le début de l'épreuve ont été mises au point afin qu'ils deviennent automatiques.

La représentation mentale a ensuite été développée afin que le soldat mémorise chacun des gestes ou des pensées nécessaires pour accomplir l'ensemble des tâches physiques ou mentales, et les repasse de nombreuses fois dans son esprit avant une séance d'entraînement ou la compétition proprement dite.

Grâce au constant renforcement positif des besoins et exigences psychologiques individuels et au développement d'une attitude au sein de l'équipe et du personnel d'entraînement selon laquelle les particularités de chacun sont normales, les différences individuelles sont acceptables et aucune méthode d'entraînement unique ne peut convenir à tous, les soldats se sont efforcés d'améliorer leur performance. La journée d'entraînement exténuante de 14 à 16 heures est alors devenue une pratique acceptée, même si elle devait se

poursuivre de décembre à mai. Les hommes donnaient le meilleur d'eux-mêmes non seulement par conviction personnelle mais aussi parce que les autres membres de l'équipe faisaient tout pour améliorer leurs forces et corriger leurs faiblesses.

La concentration est la capacité de se consacrer entièrement à l'exécution d'une tâche, en dépit de toute distraction extérieure. Pendant toute la période d'entraînement, les membres de l'équipe ont subi beaucoup de stress étant donné qu'ils ont dû participer à plusieurs épreuves internationales de haut niveau avant la tenue de la compétition. La performance des soldats augmentait à mesure que s'améliorait leur capacité d'exclure tous stimuli externes, exception faite des plus importants. Un développement plus poussé de cette technique dans un contexte militaire représenterait des avantages évidents en situation de conflit.

La reprise de la concentration est la capacité de retrouver un niveau élevé de concentration après qu'une distraction a interrompu la démarche de pensée. Tout comme pour la concentration, cette technique offre de nombreuses applications militaires.

Les compte-rendus d'après compétition étaient très semblables aux rapports post-exercice actuellement utilisés. Minutie et choix du bon moment sont la clé du succès. Le désir impérieux des membres de l'équipe d'améliorer leurs techniques par l'analyse constante des résultats de l'entraînement était beaucoup plus prononcé après le début du programme de préparation mentale.

Adaptation du programme

Les difficultés d'implantation d'un tel programme risquent d'être nombreuses au début. Il faudra convaincre bon nombre de commandants supérieurs que les méthodes d'entraînement actuelles ne préparent pas suffisamment les soldats à affronter les exigences physiques et mentales du combat. Par conséquent, il faudra réserver des heures d'entraînement supplémentaires dans le cadre des cours cycliques normaux afin de donner l'entraînement psychologique et d'en assurer le suivi. Pour y arriver, un groupe de professionnels dévoués devra être chargé de raffiner et de constamment améliorer le programme de préparation mentale. Au début, certains soldats se montreront réticents à participer à ce type



Psychologue sportif Terry Orlick lors d'une période d'entraînement pour Boeselager

d'entraînement, doutant de ses applications militaires.

Certains membres de l'équipe du Boeselager ont réagi de cette façon, mais une fois que la méthodologie et la logique du programme leur ont été expliquées et qu'ils ont constaté l'approche positive des chefs d'équipe, ils en ont saisi les avantages à long terme. Plusieurs années devront d'autre part être consacrées pour mettre au point et adapter des scénarios applicables à l'entraînement militaire. Des témoignages d'athlètes de niveau olympique constituent une bonne base pour une compétition comme le

Boeselager, mais pour le domaine militaire dans son ensemble, les psychologues de sports devront se réorienter vers l'application militaire.

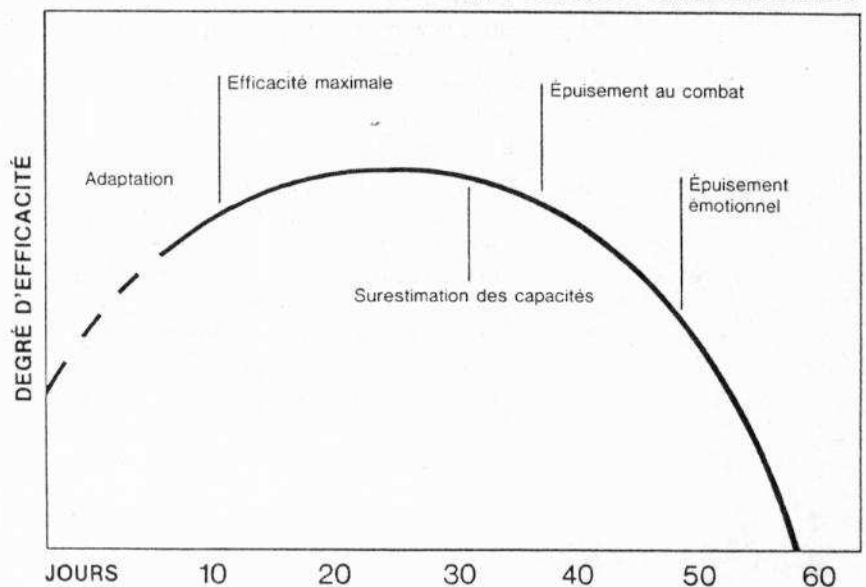
Certains considèrent un commandement énergique et charismatique comme une panacée contre le stress de combat. Celui-ci ne suffit cependant pas à alléger les pressions ressenties par le soldat au combat. Le style de commandement propose certainement un modèle de comportement à suivre mais ne permet pas aux hommes de surmonter leurs craintes profondes à leur propre sujet et sur la façon dont ils sont perçus par les autres.

Des entraîneurs civils ou militaires spécialisés en préparation mentale doivent donc être autorisés à développer et à implanter un programme visant à enseigner ces techniques mentales aux chefs militaires de tous les échelons. Grâce à cette approche, nos soldats seront beaucoup mieux équipés pour faire face aux énormes pressions qu'entraînera le prochain conflit.

Efficacité au combat

La préparation mentale devrait réduire les appréhensions du combat. Une étude menée en 1946 examinait l'efficacité au combat des troupes américaines au cours de la campagne de Normandie, face aux pressions psychologiques et physiques. Le graphique ci-dessous illustre l'efficacité au combat du soldat considéré individuellement, sur une période de 60 jours¹⁴.

EFFICACITÉ AU COMBAT



Le début de la courbe correspond à la période d'adaptation d'environ dix jours, pendant laquelle le soldat apprend la dure réalité du combat et développe des liens étroits avec sa section ou son équipage. Après cette période initiale, il entre dans la période d'efficacité maximale qui dure à peine 25 à 30 jours. Vers la fin de cette période, l'épuisement commence à faire surface (que le soldat en soit conscient ou non), l'efficacité diminue et les capacités sont surestimées, ce qui entraîne un effondrement émotionnel et physique total. Même si les délais du graphique sont représentatifs, un programme de préparation mentale allongerait à mon avis de façon significative la période d'efficacité maximale au combat du soldat. Par ailleurs, la période d'adaptation pourrait être raccourcie grâce à l'action combinée de méthodes classiques et de l'apprentissage de techniques de préparation mentale. Celle-ci permettrait à nos soldats de contrôler leurs peurs plutôt que de s'y attarder, et de concentrer leurs efforts sur l'apprentissage des techniques de survie sur le champ de bataille. L'utilisation des techniques de concentration et de reprise de la concentration permettrait d'allonger la période d'efficacité maximale des soldats en contrôlant le stress et les inquiétudes, réduisant par le fait même les effets débilissants de l'épuisement provoqué par le stress.

Conclusion

L'histoire a démontré que les pertes causées par le stress de combat représentent une part importante de l'effectif d'un pays. Si les pertes par suite de troubles psychiques équivalant à 30 à 50 divisions américaines avaient pu être prévenues pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'économie de temps, d'argent et la sauvegarde de vies humaines auraient été substantielles.

Nous devons mettre au point un programme de grande envergure qui nous permettra de faire face aux pressions énormes qu'auront à subir chacun de nos soldats et officiers lors du prochain conflit. À mon avis, le programme de préparation mentale actuellement utilisé par les athlètes olympiques, et qui a été adapté aux besoins d'équipes militaires, devrait

être adopté par les Forces canadiennes et mis en place dans l'ensemble du service. En développant la puissance de concentration de nos soldats dans le cadre d'un programme de préparation mentale axé sur les besoins psychiques et émotionnels individuels, nous deviendrons une force plus efficace. À court terme, ce choix nous permettra d'améliorer notre efficacité globale en temps de paix, et à long terme, il nous aidera à limiter le grand nombre de pertes éventuelles attribuées au stress de combat et à être mieux préparé à la guerre.

Le capitaine Ross Wickware est capitaine-adjutant de l'École des blindés.

Footnotes

1. GABRIEL, R. **No More Heroes. Madness and Psychiatry in War**, New York, Hill and Wang, 1987, p. 73.
2. DINTER, E. **Hero or Coward. Pressures Facing the Soldier in Battle**, Londres, Frank Cass and Company, 1985, p. 63.
3. GABRIEL, R. **No More Heroes. Madness and Psychiatry in War**, New York, Hilland Wang, 1987, p. 73.
4. *Id.*, p. 75.
5. *Id.*, p. 75.
6. *Id.*, p. 48.
7. WATSON, P. **War on the Mind. The Military Uses and Abuses of Psychology**, Londres, Hutchinson and Company, 1978, p. 233.
8. McANDREW, W. **Stress Casualties: Canadians in Italy 1943-1945**, Ottawa, *Revue canadienne de défense*, 1988, p. 47.
9. *Id.*
10. RICHARDSON, F. (mgén). **Fighting Spirit. A Study of Psychological Factors of War**, Londres, Trinity Press, 1978, p. 83.
11. ORLICK, T. **Psyched. Inner Views of Winning**, Toronto, McGraw-Hill, 1986.
12. ORLICK, T. **Psyching for Sport, Mental Training for Athletes**, Toronto, McGraw-Hill, 1986.
13. ORLICK, T. **Psyched. Inner Views of Winning**, Toronto, McGraw-Hill, 1986.
14. WATSON, P. **War on the Mind. The Military Uses and Abuses of Psychology**, Londres, Hutchinson and Company, 1978, p. 240.

Décoré de la Croix de Victoria



Le sergent Hugh Cairns

Le sergent Cairns est né le 4 décembre 1896 à Ashington, Northumberland, en Angleterre. À son arrivée au Canada en 1911, il devint apprenti plombier à Saskatoon. Avant d'être décoré de la Croix de Victoria, le sergent Cairns, membre des Saskatchewan Dragoons, avait déjà démontré sa valeur en méritant la Médaille de conduite distinguée à la Crête de Vimy et la Légion d'honneur française.

Pendant le combat qui se déroula à Valenciennes le 1^{er} décembre 1916, le peloton du sergent Cairns subissait le feu des mitrailleuses ennemies quand il saisit une mitrailleuse Lewis et, faisant fi du feu ennemi, prit seul l'emplacement d'assaut, tuant l'équipe de cinq hommes et s'emparant de la dite mitrailleuse. Il répéta l'exploit par la suite, tuant cette fois 30 hommes et prenant autant de prisonniers ainsi que deux autres mitrailleuses. Plus tard, quoique blessé, il dirigea un détachement sur le flanc d'un autre emplacement de mitrailleuse, prenant toutes ces dernières, tuant quantité d'hommes et forçant une cinquantaine d'entre eux à se rendre. La journée du sergent Cairns se termina finalement après qu'il ait mené une patrouille combattante et capturé encore une soixantaine d'hommes. En les désarmant, il fut grièvement blessé mais continua à combattre jusqu'à ce qu'il soit attaqué par une vingtaine de soldats ennemis. Trop faible et ayant perdu beaucoup de sang, le sergent Cairns s'écroula.

Il mourut le 2 décembre 1918, deux jours avant son 22^e anniversaire. Il fut le dernier Canadien de la Première Guerre mondiale à être décoré de la Croix de Victoria; une rue importante de Valenciennes porte aujourd'hui son nom. Il est enterré au cimetière d'Auberchicourt près de Douai en France.